

## Cannes Coups de coeur

Pierre Pageau

---

Numéro 297, juillet 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Pageau, P. (2015). Cannes : coups de coeur. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 30–30.

# Cannes Coups de cœur

Ayant vu au moins une quarantaine de films (sans oublier le master class de Jia Zhangke, je ne peux rendre compte de tous. Quatre furent des coups de cœur. **Le Fils de Saul** aura droit à son texte particulier.

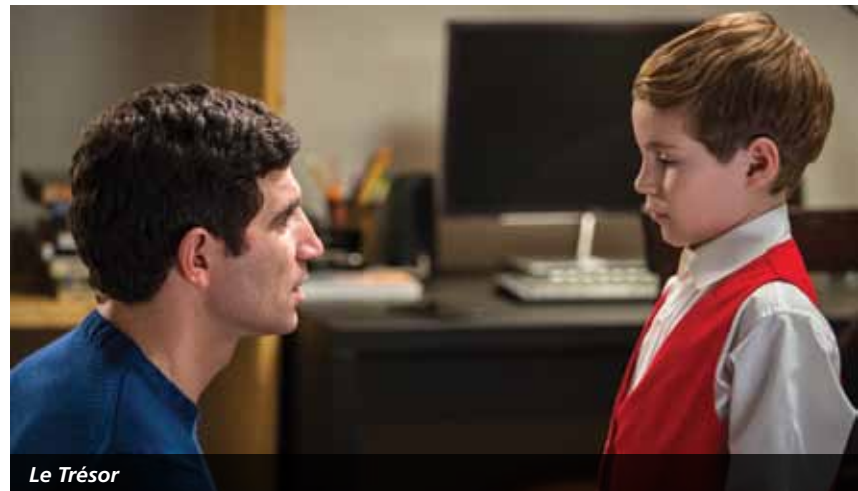
Pierre Pageau

Mon premier, et principal, coup de cœur va au film islandais **Hrútar** (*Rams / Béliers*) de Grímur Hákonarson. Jusqu'au dévoilement des gagnants d'*Un Certain Regard*, j'en faisais mon petit secret, mais le jury lui a décerné son Grand Prix. Il s'agit d'un « petit film » fait, clairement, avec peu de moyens, mais sachant utiliser au maximum le décor physique de l'Islande. Deux frères, aussi bizarres l'un que l'autre, font l'élevage d'une rare race de béliers. À chaque année, ils sont en compétition l'un contre l'autre pour déterminer lequel a le meilleur cheptel. Pour cette raison, ils ne se parlent plus depuis longtemps. La découverte d'une maladie du genre *vache folle* va les obliger à revoir leurs rapports. Ils finiront par devoir collaborer pour sauver cette race unique de béliers. Il y a ici la sensibilité écorchée et le tragicomique d'un Kaurismäki. L'univers physique du pays, mais aussi celui des animaux comme tels, unit ces deux frères. C'est par l'amour des animaux que l'amour entre humains peut finalement renaître. Une musique locale à l'accordéon complète bien ce portrait à la fois lugubre, dur et chaleureux. La scène finale nous laisse sur un questionnement quant au futur de ces deux frères.

À la *Quinzaine des Réalisateurs*, une comédie belge nous a fait rire et réfléchir en revisitant nos images traditionnelles des récits chrétiens. Dans **Le Tout Nouveau Testament**, de Jaco Van Dormael, Dieu existe, mais sous les traits d'un père désabusé (Benoit Poelvoorde). Il vit à Bruxelles parce que c'est une ville aussi ennuyeuse que lui. Il est méchant, aussi bien avec sa fille que sa femme (Yolande Moreau). Dans ce film, Dieu a davantage une fille qu'un fils. Elle va se venger en trafiquant l'ordinateur du Père pour révéler à l'ensemble de la population le moment précis de leur mort. Par la suite, elle se donne comme mission de reconstituer un groupe d'apôtres pour écrire un *Nouveau Testament*. Une de ces apôtres est Catherine Deneuve qui forme un couple original avec un gorille, son compagnon de vie et son amant. Nous sommes ici dans un univers surréaliste, parfois proche visuellement de Magritte. L'auteur de **Toto le héros** (1991) renoue donc bien avec un univers à la fois rigolo et émouvant. Il est impossible de ne pas faire de ce film un coup de cœur. Certains épisodes sur les apôtres sont trop longs et nuisent au rythme du film, mais on ne peut espérer faire rire de façon continue durant deux heures. La finale – avec la victoire, aussi bien de la femme de Dieu que de sa fille – réjouit tous les cœurs.

Dans un registre similaire, où l'humour – noir – joue un grand rôle, mon autre coup de cœur va au film roumain **Le Trésor** (*Comoara*), de Corneliu Porumboiu. En 2009, son film **Policier, adjectif** avait aussi été mon coup de cœur, tout comme j'avais apprécié son **12h08 à l'est de Bucarest**. **Le Trésor** n'est pas un aussi bon film, mais l'humour distancié (on n'est pas loin de Ionesco) fait en sorte qu'un récit, relativement mince, nous apporte une grande satisfaction. **Le Trésor**, comme beaucoup de films de la *Nouvelle Vague* roumaine, a effectivement une histoire banale,

presque triviale. Un père, qui veut éduquer son fils par des récits populaires (du genre *Robin des Bois*), se laisse convaincre qu'un trésor est enfoui sur le terrain d'un ami. Ils en trouveront un, mais pas celui qu'ils attendaient, et le tout va permettre ensuite au père de poser un geste attendrissant envers son fils. Comme dans ses deux autres films, les jeux de mots cocasses, avec des joutes oratoires plutôt absurdes, contribuent à nous séduire. Le ton et le jeu des comédiens sont justes et les personnages sont attachants. Une mise en scène faite de plans-séquences sculpte le temps (souhait de Tarkovski), confirmation qu'une *Nouvelle Vague* roumaine existe encore.



Le Trésor

Dans la section hétéroclite *Hors Concours* (qui va du dernier Woody Allen à la nouvelle mouture en animation du **Petit Prince**), on trouvait aussi le beau film de Souleymane Cissé, **O Ka** (*Notre maison*). En 1987, ce cinéaste nous avait donné une œuvre exceptionnelle, **Yeelen** (*La Lumière*); d'ailleurs, une scène de **O Ka** reprend un segment du tournage de **Yeelen**. Cependant, **O Ka** est plus près de son film précédent **Min Ye** (*Dis-moi qui tu es*), présenté en 2009 à Cannes. Dans ces deux films, l'Afrique très moderne et bourgeoise est montrée, une Afrique confrontée alors à de nouveaux problèmes. Dans **O Ka**, le personnage principal est une demeure ancestrale qu'une querelle va obliger les quatre sœurs de Cissé à quitter. À travers cette métaphore, on lit bien un déni de justice qui accable tout le pays. Cissé fabrique un film engagé par le biais d'une sorte de docu-fiction. L'Ancien et le Nouveau, thème dominant du cinéma africain, s'expriment ici par les comportements libres des petits-enfants de Souleymane. Certains voient dans ce conflit autour de la perte de son lieu de naissance et résidence une métaphore du conflit avec les Islamistes du Nord mais, l'an dernier, **Timbuktu** (sur ce même sujet) était beaucoup plus explicite. Il reste que les sœurs et leurs luttes nous introduisent bien aux conditions concrètes de la vie dans le Mali contemporain. Une « maison » pour les Africains est possible.